

DUHART

UN REGARD SUR L'ÉTAT ACTUEL DE L'ARCHITECTURE

La sensation d'instabilité ou de dérive, particulièrement aiguë dans la dernière décennie, est évidemment provoquée par une situation mondiale qui déborde l'architecture tout en s'y reflétant. Mais est-elle vraiment nouvelle ? En dehors de brèves périodes d'optimisme qui ont suivi les deux dernières guerres mondiales, les temps modernes sont faits de recherches inquiètes, de déséquilibres, de contradictions et d'accéléérations croissantes de l'évolution.

Voyons de plus près la situation de l'architecture contemporaine. Les grands pionniers qui, après avoir été combattus, étaient devenus des figures incontestables, sont morts : Le Corbusier, Gropius, Mies Van der Rohe, Louis Kahn, Alvar Aalto... La mort des pères... Parmi les orphelins déconcertés, certains ont eu le réflexe de contester leurs exemples ; ils leur cherchent souvent de mauvaises querelles, portant à leur débit soit les caricatures de leurs œuvres que réaliseront beaucoup d'« architectes », soit leurs propres insuffisances par rapport à des situations inédites qui nous sont propres. surtout, ils éprouvent le besoin de se démarquer pour atteindre une identité, l'ombre des maîtres étant insupportable pour leur « ego ».

Condensée dans les Ciam, raccourcie dans la Charte d'Athènes, développée dans les écrits d'architectes et l'apport de quelques historiens comme S. Giedion ou H.R. Hitchcock, leur production est radicalement mise en cause par ceux qui se regroupent aujourd'hui dans le mouvement qui se veut « post-moderne ». Celui-ci coïncide avec le développement de la « société de permissivité et de gaspillage » et trouve ses épigones en Amérique. On voulait être gai, libéré de la tutelle des grands européens immigrés dont la doctrine et la discipline (qui semblaient trop rigoureuses) étaient devenues « dépassées »...

« American architects on their own » titrait en 1979 le *Time magazine* en présentant les leaders du post-modernisme : repousseurs actifs articulés par de nombreux critiques, historiens et journalistes, ils s'appuient sur la caisse de résonance des presses quotidiennes, hebdomadaires et spécialisées.

Curieusement, ce mouvement est souvent suivi avec sympathie par les secteurs culturels

les plus conventionnels et passésistes et par une partie du public consommateur qui n'a jamais compris ni accepté vraiment l'art moderne (passe encore pour la peinture, détachable et consolidée dans sa valeur par le marché !). On retrouve depuis peu les représentants du post-modernisme dans de nombreuses écoles d'architecture, un peu partout dans le monde. Charles Jencks, anglais établi en Amérique, en est le brillant théoricien (*The Language of Post-Modern Architecture*, 1977-1978). Il est cependant remarquable que la définition du « post-moderne » n'existe que par contestation d'un élément positif. C'est un anti-mouvement devenu une mode, beaucoup s'y précipitent.

Cette démarcation correspond-elle à une coupure dans les faits ? une contradiction radicale ?... Même si cela devait flatter certains, cette vue semble au moins excessive si ce n'est totalement fautive. Il ne s'agit pas d'une situation comparable à celle de la mort de l'originale école de Chicago après le triomphe de la Foire mondiale de cette ville en 1893, quand l'engouement pour les « Beaux arts » devint prédominant aux États-Unis et régna, presque incontesté, sous la forme sclérosée de John Russell Pope ou Paul Cret ou celle vaguement moderniste de H. Ferriss, jusqu'aux années trente.

Actuellement, si l'on dépasse quelques phénomènes individuels de rejet de l'image du père (comme dans le cas de Ph. Johnson par rapport à Mies), les ruptures véritables sont rares, quoique mises en vedette. Les grands maîtres disparus annonçaient ou pratiquaient déjà des transitions nécessaires ou des remises en cause spontanées ; en particulier dans les dernières œuvres de Le Corbusier (Ronchamp, la Tourette, Firminy), dans toute la trajectoire de A. Aalto ou de L. Kahn. Après eux une filiation de constante créativité existe chez les contemporains : Siren et Pietila en Finlande, J. Utzon au Danemark, K. Tange et Kikutake au Japon, R. Erskine et J. Sterling en Angleterre, I.M. Pei aux U.S.A., R. Simounet en France, L. Kroll en Belgique, G. Böhm en Allemagne, et tant d'autres, dont les œuvres reflètent intégralement l'évolution que nous vivons et qui répondent valablement (et de diverses façons) aux interrogations positives que formulent les tenants du « post-modernisme », sauf aux tendances historicistes ou éclectiques de celui-ci.

Il ne suffit pas aux tenants de ce mouvement de manier intelligemment l'érudition, doublée d'ironie cinglante dirigée contre ceux qui ne se sont pas ralliés à la nouvelle chapelle, pour rendre acceptables ou crédibles quelques œuvres qui ne dépassent pas le niveau du « gag » dans le pire des cas (piazza d'Italia à